

UN TÉMOIGNAGE SUR LA LIBÉRATION DE FRÉJUS

Josette GUERRIN

C'était hier, mais le souvenir de ces jours de la Seconde Guerre mondiale est toujours aussi vivace.

Notre famille était logée à l'usine de bouchons de la rue Aubenas, à Fréjus, fondée par mon arrière grand-père, Jean Gallart¹. Nous subissions le plus sereinement que nous pouvions l'occupation allemande. Dans le bâtiment voisin qui est aujourd'hui le cinéma VOX, se trouvaient parqués les chevaux de l'armée allemande. Les gardiens, qui étaient en réalité des enrôlés de force – un Polonais prénommé Joseph et un Alsacien – venaient souvent déposer les chariots dans notre cour, et parfois nous apportaient de l'avoine pour nos lapins. Comme ils savaient que nous écoutions Radio-Londres ils en profitaient pour venir aux nouvelles, que mon père, Clément Gallart, traduisait. Ancien prisonnier, libéré depuis un an suite à de graves blessures (œil droit crevé) survenues lorsqu'il travaillait dans une ferme en Pologne ; il avait profité de son séjour en captivité pour apprendre l'allemand. Avec nos voisins nous avons construit un abri dans le jardin, que nous occupions à la moindre alerte.

Ce soir d'août, nous sentions que le jour J approchait. Comme tous les voisins avaient pris l'habitude de se joindre à nous, nous avons installé un autre abri dans la cave où nous rangions habituellement le liège, et nous faisons la navette entre les deux. Dans la deuxième villa dernière notre usine, logeaient le commandant allemand et son ordonnance. Ils sont aussi venus dans notre abri et nous ont gardés, fusil à la main, jusqu'à minuit. Mon père, qui craignait le pire, les surveillait ; il avait dissimulé dans sa poche une lame effilée, qui servait à couper le liège. Lorsqu'ils nous annoncèrent que les bateaux alliés avaient dépassé la Corse et qu'ils partaient défendre la plage, on respira !

La nuit fut longue... Les avions américains à double fuselage *Lightning* mitraillaient en vain les batteries allemandes situées au Paouvadou, qui ripostaient. Un cri dans la nuit : « *Au secours ! A moi !* » J'ai appris les jours suivants que c'était les dernières paroles de ma camarade de classe qui avait péri sous les tirs des avions libérateurs alors qu'elle regagnait son abri.

La matinée du 15 août fut localement calme. Fait exceptionnel à cette époque, il y avait du brouillard.

Journée chaude... Mon père lors d'une de ses sorties, avait ramené, au grand déplaisir de l'assistance, un soldat allemand qui, complètement désorienté, errait dans Fréjus ; il partagea notre frugal repas. Soudain un cri de femme retentit : « *Les Allemands... Cachez les hommes !* ». Bien entendu, loin de se cacher, mon père sortit le premier et s'écria : « *ce sont les Américains !...* » Alors, nous avons tous quitté notre abri et nous avons couru embrasser nos libérateurs. Le soldat allemand fut remis aux Américains.

Les Alliés occupaient la ville mais les troupes allemandes étaient toujours retranchées dans les arènes et au Paouvadou. Dans la soirée, les tirs recommencèrent, un obus percuta notre maison, un second la maison de notre voisin. Puis, ce fut le silence. Un peu plus tard notre voisine sortit sur son balcon et s'écria : « *Venez vite voir, il y a un homme là-bas, debout,*

1 Guerrin (J.), Ma rue, *Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région*, N° 5, 2004, p. 84.



Façade de notre maison éventrée par un obus

devant les Allemands qui se rendent. » J'ai appris un peu plus tard que cet homme était mon père. Je découvrais qu'il faisait partie de la Résistance. Il avait réussi à entrer en contact avec un officier américain qui parlait allemand et il lui avait exposé son plan pour venir à bout des dernières positions ennemies ! Quelque temps après, j'eus la surprise de le voir arriver, armé, casqué, accompagné d'un petit groupe de soldats américains. Nous installâmes une grande table pour partager avec joie un frugal repas. Nos pommes de terre furent agrémentées de saucisses apportées par les Américains. Il a raconté comment il avait neutralisé les batteries du Paouvadou (voir ci-après).



Mon père et un soldat américain

Nous étions enfin libres. Mon père fut très actif et dès le lendemain parcourut les environs en prenant de nombreuses photos. Il fut ensuite absent huit jours, il aurait suivi les troupes jusqu'à Lyon.

* * *

Le témoignage de mon père :

Fréjus le 16 Août 1944. à 12^h 30. Bombardement par la marine des batteries du Pauvador, les pièces allemandes ne cessent pas de riposter et quelques obus tombent près de mon abri. Armé de grenades, revolver, fusil et F.M. je me dis il faut faire cesser le tir coûte que coûte de ces maudites pièces. Je sors de mon abri sans avertir ma famille les pièces sont là à quelques 100 mètres. Effait pour les approcher il faut faire un grand détour, mais qui importe avec toutes mes armes je me dirige vers l'objectif et en rampant je longe la Coopérative Agricole la "Vignemale" puis toujours en faisant du pitobentre je m'approche des premiers saêbles qui protègent l'hôtel Belle rue, transformé en infirmerie ainsi que les 6 pièces d'artillerie. Je réussis à passer les fils saêbles, et contourne l'hôtel sans avoir été aperçue et je m'approche autant que possible de l'objectif. arrive à environ 10 mètres de la 1^{re} pièce et tout en ce moment en action. Je jette à toutes vitesses mes grenades sur l'objectif et aussitôt suite avec toutes les munitions, ainsi est reculé la 1^{re} pièce. (photo N°1) aux explosions succèdent des cris de pomiquie de toches, c'est alors mon F.M. en batterie, utilisant quelques mots d'allemand après malencontreusement en captivité aux Stalag 1 A, N° M° 17896) je ramène ces derniers de se rendre. A mon appel successivement 5 soldats se montrent, mais comme je n'étais pas sûr deux j'ai fait feu à bout portant et on est abattu tous les cinq. Je renouvelle mon appel, cette fois les soldats allemands sortent de leurs cachettes, il sont aux nombres de 58. Je leur dis de tenir les mains en l'air, et avec mon mouchoir je fais des signaux pour que les soldats américains viennent me donner mains fortes; ensuite nous faisons sauter les 3 pièces qui restaient qui étaient intactes (photos N° 2, 3, 4) et les 58 prisonniers sont conduit au garage Forum (photos N° 5) et remis au capitaine américain. Je retiens un lieutenant allemand de la batterie du Pauvador et prie le capitaine Américain de me faire protéger par une colonne de ses soldats pour aller faire cesser la résistance de l'unité retranchée dans les Arènes de Fréjus.

C'est alors que je donnais un fouion blanc au lieutenant allemand et lui intimait l'ordre de marcher devant, et je le fis traverser toute la ville avec mon F.M. dans le dos; lui disant que si ses camarades ne se rendaient pas, ce lui qui paiera les frais.
C'est ainsi que la compagnie 57572 A fut prise au complet dans les Arènes ils étaient aux nombres de 100 et ont défilé dans Fréjus (photos N° 7). Après avoir fait le dénombrement le total se monte à 158 prisonniers - et 5 morts. J'ai été chaleureusement félicité par le capitaine Américain.

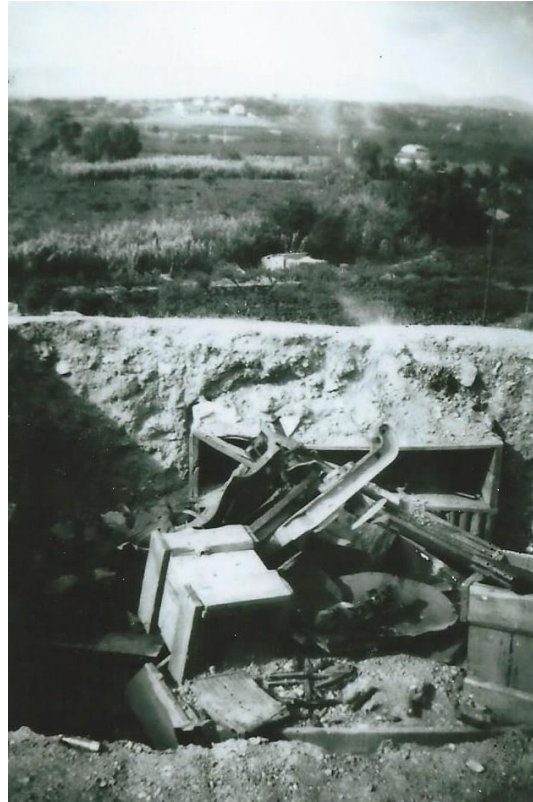
(photo n° 8.) Parmi elles font foi les photos qui ont été prises par M^r Lebris employé à la C^o Provence à Fréjus.

Témoins - M^r Perrimond Joseph - Gérant de la Vigneronne
 M^{me} Isoard - « Villa Simone » Le Pauvadou
 M^{me} et M^r Astier Marius - Cultivateur à Fréjus -
 M^{me} Marie Sainte - « Villa Simone » Le Pauvadou
 M^r Giraud Pierre - « aux armées » -
 M^{me} Gamblin - Villa Castagne Le Pauvadou

« Fréjus le 15 août 1944 à 12 heures 30. Bombardement par la marine des batteries du Pauvadou, les pièces allemandes ne cessent pas de riposter et quelques obus tombent près de mon abri. Armé de grenades, revolver, fusil et F.M, je me dis il faut faire cesser le tir coûte que coûte de ces maudites pièces. Je sors de mon abri sans avertir ma famille. Les pièces sont là, à quelque cent mètres. Mais pour les approcher il faut faire un grand détour, mais qu'importe, avec toutes mes armes je me dirige vers l'objectif et en rampant je longe la Coopérative vinicole "la Vigneronne", puis toujours en faisant du plat ventre je m'approche des premiers barbelés qui protègent l'hôtel Bellevue, transformé en infirmerie, ainsi que les 4 pièces d'artillerie. Je réussis à passer les fils barbelés et contourne l'hôtel sans avoir été aperçu et je m'approche autant que possible du but à atteindre. Arrivé à environ 10 mètres de la première pièce qui était en ce moment en action, je jette à toute vitesse mes grenades sur l'objectif qui aussitôt saute avec toutes les munitions, ainsi est réduite la 1^{ère} pièce. Aux explosions succèdent des cris de panique des Boches, c'est alors mon F.M en batterie, utilisant quelques mots d'allemand appris malencontreusement en captivité au stalag IA, N° M°17896, je somme ces derniers de se rendre. A mon appel successivement 5 soldats se montrent, mais comme je n'étais pas sûr d'eux, j'ai fait feu à bout portant et ont été abattus tous les cinq. Je renouvelle mon appel, cette fois les soldats allemands sortent de leurs cachettes², ils sont au nombre de 52. Je leur dis de tenir les mains en l'air et avec mon mouchoir je fais des signaux pour que les soldats américains viennent me donner main forte. Ensuite nous faisons sauter les 3 pièces qui restaient, qui étaient intactes (photos N° 2-3-4) et les 52 prisonniers sont conduits au garage Forum (photos N° 5 et 6) et remis au capitaine américain. Je retiens un lieutenant allemand de la batterie du Pauvadou et prie le capitaine américain de me faire protéger par une colonne de ses soldats pour aller faire cesser la résistance de l'unité retranchée dans les arènes de Fréjus. C'est alors que je donnais un fanion blanc au lieutenant allemand et lui intimait l'ordre de marcher devant et je le fis traverser toute la ville avec mon F.M dans le dos, lui disant que si ses camarades ne se rendaient pas, c'est lui qui en ferait les frais. C'est ainsi que la compagnie 57672 A, fut prise au complet dans les arènes, ils étaient au nombre de 100 et ont défilé dans Fréjus (photo N° 7). Après avoir fait le dénombrement le total se monte à 152 prisonniers et 5 morts. J'ai été chaleureusement félicité par le capitaine américain (photo N°8) ainsi que font foi les photos qui ont été prises par Mr Lebris employé à la C^o Provence à Fréjus.

Témoins : M. Perrimond Joseph – Gérant de la Vigneronne
 Mme. Isoard « villa Simone »
 Mme. et M. Astier Marius – cultivateur à Fréjus
 Mme. Marie Sainte « Villa Simone » Le Pauvadou
 M. Giraud Pierre « aux armées »
 Mme Gamblin « villa Castagne » Le Pauvadou »

2 Parmi eux il y avait Joseph, le Polonais, qui cria « ne tire pas Clémentz ! ». Grâce à lui le dialogue put s'établir et les Allemands déposèrent les armes.



La batterie du Paouvadou



La flotte du débarquement



La famille et nos libérateurs (Josette Guerrin est la 1^{ère} jeune fille à gauche)



Rue du Général-de-Gaulle



Rue Jean-Jaurès



Gare du Sud



Pont sur l'Argens



Femmes tondues

Dans les environs :



Planeur



Bombardier Mitchell



Chasseur Thunderbolt

